

DIARMUID JOHNSON

lacunaj.johnson@gmail.com

The European Academy of Modern Celtic Languages and Culture, Borth

MANIFESTATIONS DE LA MORT DANS DEUX RECUEILS DE NOUVELLES : *L'HORIZON BLEU DE LA MORT* DE MARIN PREDA ET *GEOTENN AR WERHEZ* DE JAKEZ RIOÛ

Abstract. Diarmuid Johnson, *Manifestations de la mort dans deux recueils de nouvelles* : « *L'horizon bleu de la mort* » de Marin Preda et « *Geotenn ar Werhez* » de Jakez Rioù [Manifestations of Death in Two Collections of Short-Stories: *L'horizon bleu de la mort* by Marin Preda and *Geotenn ar Werhez* by Jakez Rioù], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XLI/2: 2014, pp. 97-108. ISBN 978-83-232-2703-8. ISSN 0137-2475. eISSN 2084-4158. DOI: 10.7169/strop2014.412.008

This article offers a reading of two volumes of short stories, *Geotenn ar Werhez* by Breton author Jakez Rioù (1899-1937) and *L'horizon bleu de la mort* by the Romanian Marin Preda. Both works describe traditional agrarian societies, one in western the other in eastern Europe, in the early to mid-twentieth century. We examine here attitudes to death and manifestations of death in Rioù's and Preda's writing. The thrust of the article is to suggest that these works provide rare insights into rural life in Europe before the advent of mechanisation. This leads us to consider literature in the Celtic languages, Breton in this instance, and Romanian, as a primary sources for evidence of aspects of European culture little documented in the metropolitan traditions of other languages. Rioù's text is translated by Youenn Drezen, Preda's by Micaela Slăvescu.

Keywords: death, rural, Brittany, Romania, society, mechanisation

## 1. INTRODUCTION

Dans notre article *Four Views of the Rural Space in European Poetry from Romantic to Modern*<sup>1</sup>, nous avons pris comme point de départ le fait que dans la littérature occidentale européenne le milieu rural se situe souvent aux antipodes de l'environnement métropolitain et des centres d'activité intellectuelle tels que Paris, Vienne, Londres, Bucarest, où la littérature, les idées et l'art ont tendance à se former et à évoluer.

1.1. Dans cet article, nous avons dégagé quatre façons de regarder l'espace rural dans la poésie européenne du 19<sup>ème</sup> et du 20<sup>ème</sup> siècle. Le premier regard est celui du

---

<sup>1</sup> À paraître dans : Read at *Dialogue of Cultures between Tradition and Modernity*, Alba Iulia, 2013.

poète-intellectuel métropolitain qui éprouve un certain dédain vis-à-vis des campagnes. Le deuxième regard est celui du poète issu de l'espace rural mais évoluant dans un milieu urbain. Nous pensons à la tradition irlandaise révélée par Heaney, Montague, Kavanagh et bien d'autres. Pour ces poètes, l'espace rural est un lieu de référence avec lequel on renoue des liens périodiquement, un espace qui a tendance pourtant à se figer dans le passé. En troisième lieu nous avons découvert le poète étranger à la campagne comme par exemple les Anglais Gerard Manley Hopkins et William Wordsworth, qui ont fréquenté l'espace rural, Hopkins au nord du Pays de Galles dans le Clwyd, Wordsworth à Tintern Abbey dans le Monmouthshire. L'un et l'autre s'inspirent de l'espace rural dans leurs œuvres pour affirmer leurs convictions de l'omniprésence de la divinité, mais restent à l'écart de la société des hommes et de la culture indigène. Nous avons évoqué enfin le poète ancré dans l'espace rural, théâtre de ses réflexions sur l'humanité et sur sa place dans le monde et dans l'univers. Dans ce contexte, nous citerons des poètes gallois, John Roderick Rees, Dic Jones ou Alun Cilie, par exemple, et leurs confrères roumains, Lucian Blaga, George Coşbuc et Tudor Arghezi entre autres.

1.2. Dans le présent article nous ferons connaissance avec des écrivains enracinés dans le milieu rural où on les voit évoluer. Ce ne sont pas des poètes mais deux romanciers, le roumain Marin Preda (1922-1980), et le breton Jakes Riou (1899-1937), qui nous présentent chacun leur vision des choses sous forme d'un recueil de nouvelles. Nous examinerons certaines similitudes qui les rapprochent, notamment les manifestations de la mort dans le monde paysan d'Europe de l'est et de l'ouest telles qu'elles s'offrent à nous.

1.2.1. Le livre *Geotenn ar Werhez* de Jakez Riou (traduction de Youenn Drezen, *L'herbe de la vierge*, 1947) est un exemple rare d'une œuvre issue non seulement de la Bretagne mais aussi de tout le territoire actuel de la France, et même de l'Europe occidentale, qui traite de la vie et de la culture d'une société rurale avant l'époque de la mécanisation, et qui décrit intimement l'expérience humaine au sein du monde rural. Riou est mort jeune emporté par la tuberculose. Dans le recueil *Geotenn ar Werhez* qu'il a publié en 1936 peu avant de disparaître, l'ombre de la mort et de la mortalité planent sur la plupart des textes. Néanmoins, pendant les quatre premières décennies du 20<sup>ème</sup> siècle, Riou a été le témoin d'un monde en voie d'extinction. Dans *La Fin des Paysans* Henri Mendras évoque cette disparition : « L'étude que nous entreprenons n'est donc pas simplement celle d'une nouvelle révolution agricole, mais celle de la disparition de la civilisation paysanne traditionnelle, élément constitutif fondamental de la civilisation occidentale et du christianisme, et de son remplacement par la nouvelle civilisation technicienne » (Mendras, 1967 [1984]: 28).

1.3. Il faut ajouter qu'avec l'avènement de la cette « nouvelle civilisation technicienne », un changement dans la diffusion de la langue s'est produit en Bretagne. Jusqu'aux années trente, la langue bretonne comptait plus d'un million

de locuteurs. De nos jours, à peine 250 000 mille personnes continuent de parler breton. La plupart d'entre elles sont âgées et mènent une vie où, dans le quotidien, la langue française est omniprésente. Le document de Rioù est un document de grande importance à plusieurs titres puisqu'il concerne à la fois la sphère européenne, française et bretonne.

## 2. LA MORT ET LA MORT PERVERSE

Dans *L'horizon bleu de la mort*, nous pouvons lire :

Après le premier bombardement américain de Bucarest il raconta, horrifié, ce qu'il avait vu : des hommes que l'on tirait par les pieds de sous les décombres, la cravate encore nouée, ou en pyjama, des femmes mortes avec leurs enfants dans les bras... Mais personne n'était impressionné, même si chacun était troublé malgré tout par le spectacle de ce qu'il avait vu, par le choc qu'il avait subi et dont il ne pouvait se remettre. En revanche, quand il raconta un fait divers, un drame qui s'était passé parmi ses collègues de la banque, lorsque l'un d'eux avait trouvé en rentrant à la maison sa femme morte dans les bras d'un autre et ses deux enfants écrasés sous les décombres, tous les serveurs de la batterie l'écoutèrent dans un silence qui l'incita à donner des détails, comprenant que c'est ainsi seulement que ses camarades canonniers sentaient passer le véritable souffle de la guerre et de ses désastres, eux qui venaient d'un monde différent, où le cimetière était si près de leurs foyers, et ne se laissaient pas impressionner par n'importe quelle mort (Preda, 1982: 178-179).

2.1. Ici l'expression « n'importe quelle mort » constitue l'axe du raisonnement. Le spectacle des hommes « que l'on tirait par les pieds de sous les décombres », des « femmes mortes avec leurs enfants dans les bras » « n'impressionnait personne » parmi les soldat-paysans roumains qui ont participé à la seconde guerre mondiale. Ces morts-là, si regrettables soient-elles, ne bouleversent pas pour autant la foi du soldat-paysan dans l'ordre des choses. Pour lui la vie et la mort sont à mettre sur un pied d'égalité. Seule la mort due à une infraction contre l'ordre moral et social incite les serveurs de la batterie à écouter dans le silence, bouche bée, choquée.

2.2. La mort d'un enfant par négligence et par manque d'amour est perçue, elle aussi, dans la nouvelle *En équipe*, comme une perversité et un outrage à la nature. Une fille se fait adopter par une communauté, mais ses parrains la mettent à surveiller les vaches dans des très mauvaises conditions : « Ses pieds étaient gonflés, pleins d'épines... Si elle avait été un chien, elle n'aurait pas été mieux traitée. Elle n'avait que la peau et les os. Sa peau était noircie, couverte d'égratignures. Ses lèvres brûlées par la soif, étaient couvertes de poussière... Les poux se promenaient dans ses cheveux comme dans un pondoir » (Preda, 1982: 35).

2.2.1. Epuisée par ses souffrances, la fille meurt peu après: « Sa mort a été rapide. Elle a levé les mains, s'est débattue, les yeux chavirés. Ses joues ont pris un peu de couleur, puis elle s'est apaisée, riant comme une fleur. Son teint est devenu

jaune, puis bleu. Elle a commencé à tendre le cou, et elle est morte, la pauvre petite » (Preda, 1982: 37).

2.2.2. Le père de la fillette sent une colère violente s'emparer de lui. Il a du mal à contenir sa soif de vengeance contre celui dont la cruauté a entraîné la mort de l'enfant :

J'éclatais de rage. Nom de Dieu de nom de Dieu, que j'te touche seulement et jt'écrabouille ! J'ai marché lentement vers lui, et quand il m'a vu venir il s'est mis à reculer vers la porte qu'il a ouverte avant de sortir. Je l'ai suivi. Arrivé dans la rue, il a foutu le camp. Les poings sur les hanches je le regardais qui courait. J'sais pas. J'ai pas dit un mot, mais lui non plus n'a rien dit, et il allait vite. Les voisins savaient ; ils avaient vu. Certains disaient : un brave homme, ce Resteu [le père de la fillette], un autre lui aurait fendu le crâne (Preda, 1982: 36-37).

2.3. Dans son recueil, Jakez Rioù consacre deux nouvelles à la mort précoce. Nous comparerons l'une d'entre elles, *Mona* à *La Colline* de Preda. Dans une autre nouvelle intitulée, *Anna Tregidi*, il s'agit non pas d'un enfant, mais d'un jeune adulte. Anna Tregidi, souffrante, rentre chez sa mère de la ville pour se mettre en convalescence. Sa santé se dégrade. Pourtant, il n'est pas question d'aller chercher le médecin. Le temps passe et la jeune femme ne se rétablit pas.

Une tante, qui était venue la voir, dit à Berc'hed :

– C'est péché de ne pas faire venir le médecin.

Berc'hed Trégidi se sentit alors la conscience chargée.

Le lendemain, après les soins matinaux du ménage, Berc'hed, dont les rhumatismes allaient mieux, revêtit ses vêtements du dimanche. Anna, tirée de sa somnolence, regarda à travers les fuseaux de son lit :

– Où allez-vous aujourd'hui, mère ?

– A Kastellin ! Anna.

– A Kastellin ?

– Chercher le médecin.

– Oh ! N'y allez pas, mère ! N'y allez pas ! N'y allez pas !... je guérirai... je ne veux pas de médecin auprès de moi ! Je guérirai, mère. N'y allez pas !

– Le médecin, Anna, vous guérira plus vite.

– Mère !... Mère !...

Berc'hed n'écoula pas sa fille.

Dans son lit, Anna sanglotait (Rioù, Drezen, 1947: 134-135).

2.3.1. Dès que sa mère va chercher le médecin, Anna se lève du lit : « Sa mère n'était pas encore arrivée à Sant-Kouli, qu'Anna se leva de son lit. Elle revêtit, elle aussi, ses habits du dimanche, et elle descendit par le chemin creux qui mène à la grande carrière » (Rioù, Drezen, 1947: 135).

Le texte continue ensuite : « Un matin, un corps remonta à la surface de l'eau, à l'autre bout de la Grande Carrière. Les merles sifflaient, tout près, dans les touffes de saules et les faucheurs faisaient retentir leur *You* dans le pré de la fontaine » (Rioù, Drezen, 1947: 135).

Et il se termine ainsi : « Mais les femmes de Kérunkun dirent qu'elles avaient vu Anna Tregidi sauter dans la rivière d'Avon pour se détruire. Or, pas une n'osa faire allusion à sa maladie, pour ne pas pécher devant Dieu » (Rioù, Drezen, 1947: 135).

2.4. Il faut signaler ici que les différences entre la culture orthodoxe roumaine et la culture catholique de la France et de la Bretagne proposent parfois deux regards différents sur la vie, la mort et le sort individuel. Faut-il voir dans la phrase ultime de *Anna Tregidi*, citée plus haut, une expression de la conviction que, dès que le Seigneur a décidé du sort de quelqu'un, chercher à influencer le cours des choses équivaut à un acte de désobéissance spirituelle ? Nous ne trouvons d'autre explication.

### 3. EFFROI, DESORIENTATION, DESORDRE

Dans les nouvelles de Preda et de Rioù, nous avons affaire à un univers où, grâce à des coutumes, des rites et des traditions, l'homme et la société humaine établit un semblant d'ordre dans un environnement souvent rude et hostile. Le déroulement des saisons, accompagné par des travaux bien définis que doivent s'accomplir à des moments précis, la répétition régulière des tâches, le savoir faire accumulé des générations, tout cela permet à l'homme de survivre, voire de prospérer. Parfois pourtant, cet ordre se dissout cédant la place pendant des brefs moments au désordre et à la panique. Considérons d'abord *La colline* de Preda. Dans ce texte, un jeune homme se réveille très tôt le matin ; il sort de sa maison pour aller inspecter un champ qui se trouve à une certaine distance de chez lui. Il commence à faire jour, mais dans la semi-obscurité et le brouillard matinal, il s'égarer et se met à courir :

Il [Vasile Catrina] sentait de nouveau battre son cœur, l'air l'oppresser de son lourd silence, fermé, ouaté. Il voulut quitter le lieu où il se trouvait, mais il sentait... le brouillard qui tournoyait et se défaisait sans arrêt, formant des trouées profondes et rondes comme dans un moulin gigantesque. Saisi d'un frisson, il se mit à trembler, puis soudain se prit à courir, sans savoir de quel côté il se dirigeait, le corps transi d'épouvante et haletant sans arrêt. Il courait comme un fou, faisant voler sous ses pas, derrière lui, les mottes de terre et les tiges sèches de maïs ; le garçon fuyait sans un regard en arrière comme si tous les esprits impurs dont on parle l'hiver dans les maisons étaient sortis de la colline ou de la cépée et s'étaient mis à ses trousses (Preda, 1982: 52-53).

3.1. Considérons dans ce contexte la nouvelle *Geotenn ar Werhez (L'herbe de la vierge)* de Jakez Rioù. Un paysan aisé refuse de payer le médecin pour aider sa fille à se remettre d'une maladie. Ignorant à quel point sa santé s'est dégradée, ou s'obstinant à ne pas accepter que la situation est grave, le chef de famille n'agit pas, et la fille meurt. Lors de son enterrement, de terribles regrets surgissent dans son

cœur, et en rentrant chez lui du cimetière, l'ordre du monde s'effondre, et le père de la défunte se trouve en proie à l'effroi et à la panique. Nous citons d'abord le texte original :

An ozah koz en em stleje d'ar gêr, mall warnañ degouezoud gand aon mankoude en hent. Daerou a zalle e zaoulagad heb galloud ruilha dreist ar malvennou. Selled a reas en-dro dezañ hag e kredas edo en eun hent dianav. Ar gwez a oa uhellaet o ment, kroummaet o gwaregou, kresket o skodennou ha kosaet o oad, hag eñ en em gavas, en eur spontadenn dizeriet ha diamzeret. (Rioù, 1957: 13).

Voici la traduction française :

Le vieux fermier se traînait à la maison, pressé d'être rendu dans la crainte de défaillir en route. Des larmes lui aveuglaient les yeux, sans qu'elles puissent rouler par-dessus les paupières. Il regarda autour de lui, et se crut dans un chemin inconnu. Les arbres avaient grandi, leurs branches s'étaient tordues, leurs nodosités avaient grossi, et ils avaient vieilli, et lui-même se trouva, avec terreur, usé et caduc (Rioù, Drezen, 1947: 55).

3.2. Cet effondrement est dû en partie aux infractions que le père a commises contre le code social de sa culture. Ne pas s'engager à sauver la vie d'un enfant malade attire sur lui la colère de la communauté. Un voisin, invité à boire un coup chez la famille en question pour fêter la fin du battage, parle ainsi :

– Va merh-me, eme Pèr, en eur dostaad ar werenn ouz ehenou, va merh-me... a zo bet... klañv. Prenet em-eus... he buhez, en eur werza... eur park... va joa... va joa... hag ober tri... tri devez falhad. Da rom ?... da rom, dal ! flêria a ra.  
Ha Pèr a strinkas ar werenn ouz ar voger.  
An ozah a hlazas (Rioù, 1957: 12).

Voici la traduction :

– Ma fille à moi, fit Pèr, en approchant le verre de sa bouche, ma fille à moi... a été... malade. J'ai acheté... sa vie ; en vendant... un champ... mon cheval... et en faisant trois... trois journées de faucheur. Ton rhum ? Ton rhum, tiens ! Il pue !  
Et Pèr lança son verre contre le mur.  
Le maître pâlit (Rioù, Drezen, 1947: 53-54).

3.3. Sur le chemin du retour le jour de l'enterrement, le père finit par ressentir sa propre culpabilité dans la mort de sa fille : « An tad a zizac'has euz e zav e kreiz an hent. Klevet e-noa frêz e poull e galon, mouez e verh Lotea o tamall he maro d'e bizoni » (Rioù, 1957: 13). En français : « Le père s'effondra de toute sa taille au milieu du chemin. Il avait entendu distinctement dans le *fond* de son cœur, la voix de sa fille Lotéa qui reprochait sa mort à son avarice » (Rioù, Drezen, 1947: 56).

Ici nous citons des propos de Preda tirés du texte *L'horizon bleu de la mort* : « [...] l'homme de la campagne est dur à la peine, mais sa pensée est ainsi faite qu'il croit que toute chose au monde a un sens et s'effraie lorsqu'il ne le trouve pas » (Preda, 1982: 154).

## 4. LE SORT

Lors d'une visite dans un village en Oltenie, un vieux paysan m'a interrogé au sujet de mon métier. Je lui dis que je suis professeur. « Si vous étiez né ici, vous seriez devenu paysan », me répondit-il. Le sort du villageois donc, surtout à l'époque où Preda écrivait son œuvre, était de devenir paysan. En Roumanie, et en Bretagne, le milieu du paysans compte des exploités et des familles plus ou moins riches. Dans la nouvelle *Eur barr-avel (Un coup de vent)*, Jakez Rioù décrit la hiérarchie sociale et économique en Basse Bretagne en début du 20<sup>ème</sup> siècle :

Il y a plusieurs catégories de gens à la campagne. Des propriétaires riches outre-mesure et jamais satisfaits. Des chefs de famille qui vivent de leur bien sans souci ni ennui. Des paysans pauvres comme rats, trop nécessiteux pour être optimistes, trop accoutumés à la pauvreté pour se plaindre et toujours courageux dans leur dur labeur.

Yann ar C'herneis avait failli, une fois, ou deux, accéder de la troisième catégorie à la seconde. La maladie sur les bêtes ou sur les gens ; la pluie, la sécheresse ou la gelée l'avaient empêché de changer de condition. Et aujourd'hui, pour que sa charette ait une roue et que la lande soit retournée en son entier, il est venu à la foire de Kastellin pour y vendre son poulain (Rioù, Drezen, 1947: 60).

4.1. Revenant de la foire, Yann ar Herneis sort les billets qu'il a touchés pour la vente de sa jument, les déplie et les place sur le mur du pont. Un coup de vent les emporte, ainsi que tous ses espoirs : « Quelle idée prit Yann ar C'herneis ? Quelle pensée insensée le fit s'arrêter sur le pont de Kastellin ? Quel destin contraire lui prit la main et lui fit tirer ses billets de banque, et les déplier sur le parapet ? A peine étaient-ils étalés qu'un coup de vent souffla et les balaya dans la rivière » (Rioù, Drezen, 1947: 62-63).

Il ne reste qu'une solution pour que le paysan malchanceux puisse prendre son sort entre ses propres mains. Dès qu'il rentre chez lui, il décide alors de se pendre : « Yann ar C'herneis respira longuement, emplit ses poumons des odeurs du printemps, et pendit » (Rioù, Drezen, 1947: 65).

4.2. Il faudrait souligner que, dans le recueil de Preda, il n'y a point de récit où l'on assiste au suicide d'un paysan roumain. Cela est peut-être une simple coïncidence, sans signification, mais la volonté de vivre des protagonistes du livre est remarquable. Prenons par exemple le texte *Avant de Mourir* : « – C'est pour quand ? C'est ça que j'veux savoir, pria-t-il doucement, presque en pleurant. Vous voyez bien... Est-ce que c'est si difficile à dire ? – Voilà, mon ami, c'est pour tel jour, prépare-toi, rien de plus ! » (Preda, 1982: 145-146). Le médecin ne tarde pas à lui répondre :

– Voyons, Stancu, c'est l'automne, votre sang se corrompt. Même si vous vous étiez soigné à temps... vous ne pourriez guère résister avec ce sang corrompu.

– Quoi ? Vous voulez dire que je ne vais pas passer l'automne ? Demanda le malade doucement d'une voix profonde.

– C'est ce qui arrive toujours, murmura le docteur tout aussi doucement (Preda, 1982: 146).

4.2.1. Mais le malade se révolte : « L'homme ferma les yeux pendant quelques instants, et tous les muscles de son visage se crispèrent, puis, comme si un écrou avait brusquement cédé, ceux-ci s'écartèrent, son corps se ploya en arc de cercle, se soulevant sur sa couche et il empoigna des deux main le docteur à la gorge » (Preda, 1982: 146).

C'est un homme qui ne se laisse pas dominer même par la mort imminente : « – D'où le sais-tu, hein ? gronda Stancu, fils de Stăncilă [...] » (Preda, 1982: 147).

## 5. VIOLENCE ET BRUTALITÉ

Dans la nouvelle *Rencontre aux champs* de Marin Preda, deux jeunes hommes se battent avec des bâtons. Chacun cherche à porter un coup aussi rude que possible sur le crâne de l'autre. La bataille est acharnée. La raison de cette rivalité est une simple histoire d'amour :

Il recula et se raidit. Il se rendait compte qu'il ne devait plus laisser Achim frapper. Son bâton était très lourd et il sentait que le gars était plus fort que lui. C'est pourquoi il l'attaqua à la tête, lui portant des coups rapides et répétés, ce qui obligeait Achim à se défendre. Achim ne prenait pas ces coups au sérieux. Il se défendait aisément, faisant tourner son gourdin pour ne pas être touché à la tête. Mais Dugu changea brusquement de tactique et au lieu de viser la tête, frappa d'un coup oblique le bâton de l'autre. Celui-ci surpris laissa échapper son arme. Alors, Dugu lui sauta dessus et lui envoya son poing en plein figure. Puis saisissant le bâton de son adversaire, il le lanca au sommet du chêne. Achim vacilla sur ses jambes et porta les mains à son nez en gémissant (Preda, 1982: 72-73).

5.1. Ici, il faut l'admettre, le combat fait partie d'un code établi qui détermine le comportement du jeune homme célibataire. Il ne s'agit pas d'éliminer son adversaire d'une façon quelconque mais de montrer sa supériorité selon des règles établies. S'il se trouve que l'un des deux reçoit un coup qui lui inflige une fracture du crâne susceptible d'entraîner la mort ou de provoquer de graves dommages au cerveau, par exemple, ce serait regrettable sans doute mais justifié dans la mesure où le combattant vaincu a lancé un défi à l'autre ou répondu au défi de l'autre. Il faut toutefois noter que le but du combat n'est point de tuer l'autre, mais que, sa victoire est assurée. Dugu, le vainqueur, cesse d'agresser Achim. Dans un milieu où la capacité de se défendre équivaut à la capacité de survivre, il serait logique de suggérer que la fille en question s'unisse à celui qui lui assure la plus grande protection, chose qui aura comme conséquence, selon cette même logique, de renforcer d'abord la famille et ensuite la communauté étant donné que la faiblesse cède la place à la force.

5.2. Dans une autre nouvelle de Preda, *Aux champs*, la violence est de nature plus macabre. Deux bergers veillent sur leurs troupeaux. Ils constatent que non loin d'eux, une fille se trouve seule avec un troupeau de moutons. Ils s'approchent

d'elle. Elle dort à l'ombre d'un arbre dans la chaleur de l'après midi. Les bergers la violent. Ici la violence est d'une grande banalité : les hommes s'ennuyaient, ils s'amusent sans aucune mauvaise conscience, et, l'heure arrivée, ils descendent de la montagne pour rentrer chez eux. Ce n'est que dans la dernière phrase de la nouvelle que Preda révèle ses propres sentiments au sujet du drame que jusqu'à lors il s'est contenté de raconter : « Le soleil était descendu maintenant du haut du ciel et les ombres des bergers et des maïs s'étaient allongées, se perdant sur les éteules. En sifflotant, Bilea prit son bâton en travers de ses épaules, et lorsqu'il se mit lentement en marche, en tête des brebis, une grande croix se balançait derrière lui » (Preda, 1982: 136).

5.3. Dans *Le cheval*, un homme met fin à la vie d'un cheval très âgé. Une certaine tendresse envers l'animal de la part de l'homme marquent certains passages dans le texte. Par exemple, le cheval s'arrête en route à côté d'une source d'eau pour s'abreuver. Son maître le laisse faire : « D'un mouvement preste il l'envoya [i.e. le seau] au fonds du puits, l'immergea pour le retirer tout aussi rapidement, et en verser le contenu dans l'auge. Puis il lança une seconde fois le seau dans le puits » (Preda, 1982: 120).

5.3.1. Il y a dans le texte de la nonchalance qui dissimule le fait que l'animal va bientôt trouver la mort. Quoique pressé et quelque peu impatient, l'homme s'arrête en route fumer une cigarette avec un voisin : « Tiens, voilà du feu, fit Florea Gheorghe en tenant à l'autre une mèche qui grésillait, dégageant un mince filet de fumée. Puis il alluma lui aussi une cigarette et, aspirant de grosses bouffées de fumée, se pencha pour reprendre la longe du licou » (Preda, 1982: 121).

5.3.2. Pour tuer le vieux cheval, l'homme, une fois arrivé à destination, à savoir le lieu réservé aux animaux trop âgés pour travailler et aisément reconnaissable à la quantité d'os jonchés par terre, s'empare : « [...] d'un gros fémur blanc de cheval, durci par le temps, éprouve sa résistance en le faisant sauter dans sa main. Puis il s'approche du cheval. L'air siffla lorsqu'il leva la main. Une ride cruelle sillonna un instant le visage de l'homme. L'animal eut un sursaut terrible [...] » (Preda, 1982: 126). L'homme frappe jusqu'à ce que l'animal meure. En haut de la colline, des bergers passent. L'un d'entre eux appelle aux autres : « Voyez donc, les autres ! Hée ! En v'là un en train d'amoher son cheval. Tout beau, mon chien, tout beau ! » (Preda, 1982: 127).

5.3.3. Dans *Le cheval*, la mort de l'animal, frappé au front avec un des os de ses ancêtres, est complètement dépourvue de sentiment. La bête ne vaut plus son foin. Le paysan s'en débarrasse. Néanmoins, l'homme éprouve une vive émotion lorsqu'il accomplit sa tâche et son devoir : « Lorsqu'il le vit [i.e. le cheval] étendu de tout son long et haletant péniblement, l'homme poussa un long sifflement étranglé, comme si quelque chose s'était brisé et avait résonné en lui tel un éventaire battu des vent [...] » (Preda, 1982: 126).

5.3.4. Cette scène de violence gratuite est différente de celle dont on est témoin dans la nouvelle *Aux champs*, violence elle aussi dépourvue de sensibilité. La violence dans *Le cheval* vise à accomplir quelque chose, si brutale que soit la méthode. Et les propos du berger en haut de la colline servent à approuver ou à bénir la tâche de l'homme qui écorche l'animal dont le cadavre n'est pas encore refroidi.

5.4. Dans deux nouvelles de Jakez Rioù, *Ar Goulenn (La question)* et *Yun (Jean)*, l'auteur nous introduit dans l'univers de la santé mentale en milieu rural au début du vingtième siècle. Certains enfants de ce milieu, comme dans d'autres pays, peut-être les cadets ou les benjamins d'une famille, sont envoyés surveiller les vaches. Ce peut être des enfants qui souffrent d'un retard dans l'apprentissage. Condamnés à vivre isolés ils restent toute leur vie en marge de la société. Cet état des choses, dans les deux nouvelles de Rioù, comme dans la vie que l'écrivain a pu observer en Bretagne sans doute, conduit parfois à des manifestations de violence qui provoquent la mort des victimes. Nous citons les premières phrases de *Ar Goulenn* : « La pire chose que fit jamais l'héritière du Gili, ce fut, par un soir d'été, quand elle dit à Izidor Lanuzel, de Kerével, qu'il avait des dents blanches et des cheveux blonds bouclés joliment » (Rioù, Drezen, 1947: 139). Peu après, Mari Buorz se marie. Izidor observe de loin le cortège de noces qui danse dans la cour de la ferme du mari : « Izidor s'arrêta pour écouter. Il n'osa pas faire un saut par dessus le dernier talus. Traverser Landremel ? Se montrer sur la place ? Quels rires, mon Dieu !... Mais outre la honte, Izidor remâchait aussi de la rancune » (Rioù, Drezen, 1947: 143).

5.4.1. Un soir, après l'avoir guetté pendant un moment, Izidor se venge sur Lorañs ar Gerdevez, l'époux de Mari Buorz : « — Lorans !... cria Izidor, égaré. Le gendre du Gili se retourna. Mais, aussitôt, il tomba à la renverse, au pied du peuplier, la tête fendue d'un coup de bâton » (Rioù, Drezen, 1947: 146).

5.4.2. La nouvelle *Yun* raconte l'histoire d'un jeune homme peu loquace et solitaire élevé par sa grande mère dans une maison loin des autres ménages de la paroisse. Un jour, il se fait inviter au battage dans une ferme de la localité. C'est la fille du fermier qui lui parle alors qu'il est assis au bord d'un ruisseau dans les bois :

Une branche de houx bruit derrière son dos. Yun se leva vivement. Seza avait bondi par le passage du talus et se tenait devant lui.

– Eh bien ! Yun, je t'ai attrapé !

Yun la regarda.

– A qui pensais-tu ? demanda la jeune fille. A une héritière, j'en suis sûre.

Les yeux de Yun s'avivèrent.

– Tiens ! Yun, viendras-tu battre demain, au lieu de rester ici, au sommet de ta colline, à bayer du bec ?

Yun ne répondait pas... Une jeune fille lui adressait la parole, sans se moquer.

– Tu trouveras le temps court. Ecoute là-bas !

Les yeux de Yun fixaient le coteau. Il dit :

- Je ne sais pas battre.
- Tu apprendras, dit Seza. Ça n'est pas difficile de secouer la balle ou de balayer l'aire.
- Et vous serez aussi au battage ? Demanda Yun.
- Bien sûr que j'y serai : le battage a lieu chez mon père. Alors, viendras-tu ?
- Bon ! fit Yun (Rioù, Drezen, 1947: 70-71).

5.4.3. Pendant les travaux, Yun montre toute sa force. Mais il devient l'objet des plaisanteries de ses coéquipiers. Aussi le fermier s'impatiente-t-il avec lui à cause de ses gestes maladroits. Étant lent d'esprit, il n'arrive pas à répliquer aux propos moqueurs des autres. La honte l'envahit, et il se livre avec davantage d'acharnement au travail pour compenser son manque d'adresse. Seza, la fille du fermier, le défend, et lui chante quelques vers d'une chanson. Yun sent s'éveiller en lui une certaine affection pour la fille. Il s'en va avant la fin de la journée et s'assoit dans la vallée. Le texte se termine comme ceci : « Entre les feuilles des ciguës, Yun vit la rivière blanchir, miroiter, la lune brilla dans l'eau. Yun se trouva bête. Il y aura encore prétexte à railleries. Il se leva. — Je tuerai cet homme, dit-il » (Rioù, Drezen, 1947: 80). Encore une fois, la mort se manifeste, cette fois-ci pour que Yun, à son avis, puisse se sauver l'honneur.

## 6. CONCLUSION

Dans cet article nous avons proposé une lecture de deux recueils de nouvelles, l'un roumain, l'autre breton, qui apportent des informations documentaires sur la vie et la mort dans deux milieux ruraux en Europe avant l'époque de la mécanisation, avant l'exode vers les milieux urbains en France. Aujourd'hui, force est de constater, comme le fait Henri Mendras dans *La Fin des Paysans*, que des sociétés telles que Jakez Rioù les dépeint n'existent plus en Europe occidentale. En revanche, en Roumanie, la vie des paysans dans certaines régions a changé beaucoup moins, et les liens entre l'homme, son passé et la culture de ses ancêtres ne sont pas encore rompus. Nous insistons sur le fait que dans les nouvelles de Preda et de Rioù, nous entrons dans un milieu non seulement éteint dans la plupart des pays, mais dans un univers qui a laissé peu de traces dans la littérature de l'Europe. Comment connaître la vie de la plupart des Européens de 1400 jusqu'à 1900 ? Nous avons des cathédrales, la musique, une liturgie, tout un héritage intellectuel propre aux milieux métropolitains, dont les maîtres étaient issus de la noblesse. Approfondir nos connaissances sur la vie et la mort chez les population rurales dont nous sommes issus s'avère plus difficile. C'est pourquoi les œuvres que nous avons examinées ici ont une valeur non seulement littéraire mais aussi historique, ethnographique et anthropologique.

## BIBLIOGRAPHIE

- RIOÛ, J. (1957): *Geotenn ar Werhez*. Brest : Emgleo Breiz.
- RIOÛ, J., DREZEN Y. (1947): *L'herbe de la vierge*. Nantes : Aux Portes du Large.
- PREDA, M. (1982): *L'horizon bleu de la mort*. Bucarest : Cartea Românească.
- MENDRAS, H. (1967 [1984]): *La fin des paysans*. Arles : Babel.